

# ASDIWAL

Revue genevoise d'anthropologie  
et d'histoire des religions



N°15  
Genève  
2020

# Sommaire

|  |  |
|--|--|
| <hr/>  |  |
| <b>Entretiens</b>  | CHARLES MALAMOU _____ 7  |
|  | JÖRG RÜPKE _____ 21  |
| <hr/>  |  |
| <b>Arts et territoire, de la Nouvelle-France au Québec</b>                               |  |
|  | Dossier édité par SARA PETRELLA  |
| SARA PETRELLA  | Introduction. Entre deux mondes _____ 29   |
| SARA PETRELLA  | Seins pendants. Histoire d'une curiosité des Amériques<br>entre allégorie et science _____ 37  |
| DAGMARA ZAWADZKA   | « Cette occasion d'idolâtrie » :<br>le destin des lieux sacrés Anishinaabe en contexte colonial _____ 55   |
| LAURENT JÉRÔME,<br>SAKAY OTTAWA,<br>PATRICK MOAR   | Matakan : transmission des savoirs et images de la décolonisation<br>en milieu autochtone au Québec _____ 71   |
| <hr/>  |  |
| <b>Études</b>  |  |
| YOANN CHAUMEIL   | La communauté en péril ? Enjeux de la réception<br>des femmes mystiques chez Léon Bloy _____ 87  |
| NICOLAS CORRE  | <i>Ialdabrae</i> , Neptune et la Lulette. Trois modes de connaissance<br>de la divinité dans la <i>Physica Plinii Sangallensis</i> _____ 101   |
| EDUARD IRICINSCHI  | How Gullible Were the Women of Late antique Rhone and Asia Minor ?<br>Redescribing the Valentinian Marcosians in Irenaeus of Lyon's<br><i>Against the Heresies</i> (I,13-15) _____ 115 |
| EMILIANO<br>RUBENS URCIOLI   | Jumping Among the Temples. Snapshots of an Early Christian<br>Critique of Polytheism's « Spatial Fix » _____ 133   |
| FRANÇOISE<br>VAN HAEPEREN  | Épidémies, dieux et rites à Rome _____ 151   |
| <hr/>  |  |
| <b>L'inconstance de l'âme sauvage : à propos d'un livre d'Eduardo Viveiros de Castro</b> |  |
|  | Table ronde éditée par PAOLA JUAN et STEFANO R. TORRES   |
| PAOLA JUAN   | Introduction. Quelle anthropologie dessiner autour<br>de <i>L'inconstance de l'âme sauvage</i> d'Eduardo Viveiros de Castro ? _____ 171  |
| VINCENT DEBAENE  | L'anthropologie sans la culture _____ 176  |
| PERIG PITROU   | Mise à mort et modes de vie : perspectives amazoniennes _____ 181  |
| DANIELA<br>SOLFAROLI CAMILLOCCI  | Des âmes inconstantes _____ 184  |
| FRÉDÉRIC TINGUELY  | Le tiers exclu de l'ethnohistoire _____ 188  |
| STEFANO R. TORRES  | Épilogue. Situer <i>L'inconstance de l'âme sauvage</i> : éléments historiques _____ 191  |
| <hr/>  |  |
| <b>Comptes rendus</b> _____ 195  |  |

LEONARDO AMBASCIANO, *An Unnatural History of Religions : Academia, Post-truth and the Quest for Scientific Knowledge*, London, Bloomsbury Academic, 2019 (Andrea Rota); DAVID BRAKKE, *Les Gnostiques. Mythe, rituel et diversité au temps du christianisme primitif*, traduit de l'américain par Marie Chuvin, Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Christophe Lemardelé); FRANÇOIS DINGREMONT, *L'Odyssee des plaisirs*, Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Christophe Lemardelé); RENAUD GAGNÉ, SIMON GOLDHILL, GEOFFREY E. R. LLOYD éds., *Regimes of Comparatism: Frameworks of Comparison in History, Religion and Anthropology*, Leiden – Boston, Brill, 2019 (Daniel Barbu, Nicolas Meylan); MELANIE LOZAT, SARA PETRELLA éds., *La Plume et le calumet. Joseph-François Lafitau et les « sauvages américains »*, Paris, Classiques Garnier, 2019 (Sergio Botta); PAUL MAGDALINO, ANDREI TIMOTIN, éds., *Savoirs prédictifs et techniques divinatoires de l'Antiquité tardive à Byzance*, Seyssel, La pomme d'or, 2019 (Matteo Antoniazzi); DANIELE MIANO, *Fortuna. Deity and Concept in Archaic and Republican Italy*, Oxford, Oxford University Press, 2018 (Francesca Prescendi); ANNA PERDIBON, *Mountains and Trees, Rivers and Springs. Animistic Beliefs and Practices in ancient Mesopotamian Religion*, Wiesbaden, Harrassowitz Verlag, 2019 (Anne-Caroline Rendu Loisel); CHLOÉ RAGAZZOLI, *Scribes. Les artisans du texte en Égypte ancienne (1550-1000)*, Paris, Les Belles Lettres, 2019 (Youri Volokhine); HANSPETER SCHAUDIG, *Explaining Disaster. Tradition and Transformation of the « Catastrophe of Ibbi-Sin » in Babylonian Literature*, Münster, Zaphon, 2019 (Anne-Caroline Rendu Loisel); NATHAN WACHTEL, *Paradis du Nouveau Monde*, Paris, Fayard, 2019 (Stefano R. Torres); ROBERT A. YELLE, *Sovereignty and the Sacred. Secularism and the Political Economy of Religion*, Chicago – London, The University of Chicago Press, 2019 (Philippe Borgeaud); VASILIKI ZACHARI, ÉLISE LEHOUX, NOÉMIE HOSOI dirs., *La cité des regards. Autour de François Lissarrague*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2019 (Alexandra Attia).

parenté et l'amitié, un choix de toute évidence stratégique. En effet, si la parenté a souvent été érigée au rang d'objet théorique, tel n'est pas le cas de l'amitié. Son premier cas porte sur une étude de la parenté à Londres, menée par l'ethnologue Raymond Firth. Strathern montre que l'enquêteur s'appuie en fait sur les modes de classification et de comparaison (peut-être même du « comparatisme ») des Londoniens eux-mêmes pour définir l'amitié. Les cas suivants, également issus de publications savantes, lui permettent de montrer comment l'anthropologie a cherché à ériger l'amitié au rang de concept théorique, et par là, de mettre en évidence le rôle des « modèles de vie sociale » dans l'effort de comparaison (p. 430). Ce recours à des concepts vernaculaires et à des comparaisons locales, certes situées dans un contexte occidental, implique cependant que l'on puisse aussi recourir à d'autres modèles de vie sociale, profondément différents, propres par exemple à la Papouasie Nouvelle-Guinée ou à l'Angleterre médié-

vale, susceptibles d'être comparés entre eux, mais surtout, de problématiser nos propres concepts et outils, de les affiner, et d'envisager un comparatisme qui ne réfléchisse pas qu'en termes de ressemblances et de différences.

Dans une contribution en forme d'épilogue, Geoffrey E. R. Lloyd revient sur les différents chapitres du volume, sur ce qu'ils nous enseignent, et de manière générale sur la comparaison. Soulignant les apories (ethnocentrisme, usages polémiques), mais aussi les avancées (renouvellement méthodologique, mise à distance) des différents « régimes de comparatisme » considérés ici, Lloyd identifie ce qui est au fond l'enjeu central de nos comparaisons : prendre position dans le débat entre universalisme et relativisme. C'est là pour Lloyd un débat essentiellement philosophique, mais l'étude comparée des « régimes de comparatisme » offre certainement des pistes pour en repenser les termes.

DANIEL BARBU & NICOLAS MEYLAN

211

---

MÉLANIE LOZAT, SARA PETRELLA éd.s., *La Plume et le calumet. Joseph-François Lafitau et les « sauvages américains »*, Paris, Classiques Garnier, 2019, 293 p., ISBN 978-2-406-08798-4.

---

Le volume édité par Mélanie Lozat et Sara Petrella est le résultat d'un colloque international qui a eu lieu au Musée d'Ethnographie de Genève et qui a été consacré aux débuts de l'ethnographie dans le sillage d'une exposition temporaire sur le chamanisme amazonien en juin 2016. Publiées par le jésuite en 1724 à la suite d'une mission en Nouvelle-France, les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* ont longtemps été considérées comme l'une des premières monographies ethnographiques réalisées et l'un des témoignages les plus pertinents sur les formes de représentation de l'Autre à l'époque moderne.

Depuis l'édition critique anglaise publiée par Fenton et Moore en 1974, l'œuvre de Lafitau

a pris une valeur iconique dans les processus d'autoreprésentation de l'anthropologie et de l'histoire des religions, puisqu'elle était considérée comme le moment de la naissance de l'ethnographie moderne et de l'utilisation scientifique de la comparaison. De plus, la recherche de fondateurs exemplaires des disciplines académiques a fortement engagé les chercheurs : il suffit de penser, par exemple, à la proposition de Stroumsa qui identifie la naissance de l'histoire des religions comme *A New Science* au cours de la même période qui a vu la publication des *Mœurs* ; ou encore au grand intérêt suscité par les travaux de Hunt, Jacob et Mijnhardt autour des *Cérémonies et coutumes religieuses de tous les peuples du monde* – ouvrage publié entre 1723 et 1737

par Jean-Frédéric Bernard et Bernard Picart. Il me semble cependant que l'accent mis sur la « nouveauté », sur le changement radical (je pense, par exemple, à l'œuvre de Bernard et Picart définie comme *The Book that Changed Europe*) et sur le caractère exceptionnel des prétendus fondateurs propose une simplification excessive des contextes qui ont donné vie à ces œuvres. D'un autre côté, cette rhétorique est commune aux études sur le Nouveau Monde, comme le montre le débat qui s'est développé dans le contexte latino-américain autour de la figure du franciscain Bernardino de Sahagún, l'un des protagonistes de l'évangélisation de la Nouvelle-Espagne et le *pioniero de la antropología* (pour reprendre la définition de l'historien mexicain Miguel León Portilla).

Les enjeux de ce type d'opération sont souvent de nature idéologique et risquent de produire une double impasse sur le plan scientifique. En premier lieu, la projection anachronique des motivations des disciplines académiques modernes sur le passé, rendant invisible l'agenda réel des « fondateurs », risque d'engendrer par inadvertance le retour indésirable des valeurs et des désirs qui caractérisaient leurs œuvres. Deuxièmement, la recherche des antécédents des disciplines modernes a également été liée au besoin d'autolégitimation de traditions nationales spécifiques, finissant cependant par les isoler des connexions d'aujourd'hui, pourtant indispensables dans une perspective globale.

Il faut reconnaître que le volume édité par Lozat et Petrella prévient ces dangers avec une certaine conscience. Le groupe de travail semble partager, de façon programmée, la nécessité d'aller au-delà de la proposition de Fenton et Moore ; il poursuit cet objectif en s'engageant dans un débat serré mais jamais violent, avec une image cristallisée de Lafitau. Plutôt qu'identifier le moment de la fondation des disciplines contemporaines de manière simpliste dans les *Mœurs*, le groupe de recherche s'engage à reconstruire scrupuleuse-

ment les raisons qui ont contribué à une transformation des manières de s'interroger sur l'homme au début du XVIII<sup>e</sup> siècle. Un premier élément qui frappe le lecteur, c'est son caractère partagé et cohérent. Même s'ils sont issus de milieux scientifiques différents, les auteurs convergent harmonieusement vers une relecture critique de la figure du jésuite, en restituant tout d'abord la complexité de l'œuvre au débat de son temps. C'est-à-dire en replaçant le « système » de Lafitau non pas tant dans la naissance de la méthode comparative qui caractérise l'étude scientifique des religions, mais dans un projet apologétique issu des controverses religieuses et philosophiques de la France au début du XVIII<sup>e</sup> siècle.

Les grandes lignes du projet sont tracées dans l'introduction par les éditrices et par Frank Lestringant (« Préface. Lafitau, la plume et le calumet »). Si, d'une part, Lozat et Petrella montrent clairement comment l'opération Lafitau se situe au début d'une période de transition qui sapait l'universalité de la religion, d'autre part, Lestringant soude le projet aux célèbres pages que Michel de Certeau avait dédiées au frontispice des *Mœurs*, et qui permettaient il y a trente ans de montrer la manière dont Lafitau s'inscrivait dans une ligne apologétique tortueuse unissant Pierre-Daniel Huet, Athanase Kircher, Bernard et Picart, etc. En réaction aux positions de l'athéisme alors grandissant, des libertins et des déistes, le « système » de Lafitau devenait l'instrument pour confirmer une hypothèse de départ, à savoir qu'il n'y a pas de société sans Dieu. Si cette démonstration théologique rétrospective éloigne visiblement l'œuvre de Lafitau des méthodes modernes de l'ethnographie et de l'histoire des religions, elle révèle en revanche paradoxalement à quel point cet extraordinaire moment de passage – déjà indiqué par Detienne et Borgeaud, mais récemment aussi dans le volume d'Andreas Motsch – devait encore être considéré comme décisif pour réfléchir au statut épistémologique de nos disciplines.

Pour procéder avec une telle relecture critique des *Mœurs*, le volume est divisé en trois sections qui donnent un aperçu parfaitement cohérent. La première partie du volume (« Écritures plurielles ») est inaugurée par un essai de Philippe Borgeaud (« Lafitau écrivain ») qui place les *Mœurs* dans l'ensemble souvent méconnu des œuvres de Lafitau, en montrant le rapport consubstantiel existant entre la réflexion sur la religion et celle sur les *Mœurs* et en révélant une « méthode ethnographique » entièrement fondée sur une instance missionnaire. Andreas Motsch (« Lafitau entre l'histoire et la théologie. Archives et méthodes à l'aube des Lumières ») propose une nouvelle étape dans la mise en contexte de l'œuvre de Lafitau, en replaçant soigneusement sa méthode dans le débat de l'époque. La force de la thèse monogéniste du jésuite imposait en effet à la méthode comparative un statut épistémologique novateur mais précis : « Au lieu de servir de référent au départ, de *tertium comparationis*, les premiers temps sont eux-mêmes le produit de la comparaison » (p. 53). Joan-Pau Rubiés (« Histoire sacrée et ethnographie comparative chez Lafitau ») va également dans le sens d'une critique de l'interprétation qui a élu Lafitau comme le précurseur de l'ethnographie scientifique ; l'auteur montre que les *Mœurs* doivent être considérées comme un exemple de la défense de l'autorité biblique en divergence intellectuelle avec l'idée d'une religion minimaliste et rationalisée qui émergeait au XVIII<sup>e</sup> siècle. Lafitau a en effet érigé une comparaison généalogique qui, grâce à une méthode inverse, permettait d'enquêter sur les idolâtries qui, avec plus ou moins d'intensité et de manières différentes, portaient encore les traces de la religion des origines de l'humanité : « L'anthropologie symbolique de la religiosité humaine permettait non seulement de réaffirmer le monogénisme biblique, mais aussi de décoder et d'adapter les preuves de la diversité culturelle à travers le temps et l'espace, en réfutant d'un seul coup les thèses des hérétiques et des sceptiques » (p. 78). En-

fin, Marc Adam Kolakowski (« La théorie des Moïses, aux origines du figurisme de Lafitau ») situe l'œuvre de Lafitau en relation avec un milieu jésuite marginalisé, celui des « figuristes », et souligne comment un dialogue étroit avec la *Demonstratio evangelica* de Huet avait permis d'identifier une méthode efficace pour repérer les traces d'une révélation primitive sous forme d'allégories et de symboles.

La deuxième partie du volume (« Le système de religion ») aborde plus en détail des questions qui intéressent de près les historiens des religions. Mélanie Lozat (« Les Courètes. De Strabon à Lafitau »), par exemple, en reconstituant la réflexion jésuite sur les Courètes, étudie scrupuleusement la méthode de Lafitau, soulignant l'importance de la *Géographie* de Strabon. Il en ressort que les rites mystérieux et orgiaques des peuples de l'Antiquité pourraient être repensés comme des formes dégénérées d'une révélation universelle : « Lafitau, en ajoutant l'Inde au discours de géographie, suggère que les rites orgiaques que celui-ci décrivait ont circulé dans l'ensemble du monde habité, jusque dans ses plus lointains confins, que ce soient les Indes orientales ou les Indes occidentales, c'est-à-dire l'Amérique » (p. 105). Dans une perspective critique similaire, Frank Lestringant (« La Pyrolâtrie des peuples de l'Amérique, selon Lafitau ») identifie le raisonnement de Lafitau autour de la pyrolâtrie comme un autre exemple de ce besoin incessant d'identifier un dénominateur commun pour toutes les religions anciennes, ainsi que pour les religions américaines. C'est pourquoi Lafitau propose un comparatisme généralisé capable – on pense au cas du cannibalisme – de mettre à profit, en les pliant et en les renversant, les données contenues dans les œuvres, par exemple, d'André Thevet et de Jean de Léry. Sarah Diane Brämer et Adrien Paschoud (« Du texte à la gravure. L'Égypte ancienne dans les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* »), en insérant les connaissances égyptologiques de

Lafitau dans le contexte polémique visant à montrer l'existence d'une révélation primitive, montrent les signes d'un affranchissement conscient de l'hypothèse néo-platonisante qui considérait les hiéroglyphes égyptiens comme l'archétype de la langue originale. Les auteurs mettent aussi en évidence la manière dont la réflexion sur la valeur probatoire des gravures idolâtres était subordonnée au projet apologétique du jésuite, qui finissait par reconnaître comment celles-ci, remplissant une fonction de médiation entre le visible et l'invisible, permettaient un tri de la connaissance du divin.

La troisième partie du volume (« De l'atelier du graveur au cabinet de l'antiquaire ») s'ouvre sur un article de Sara Petrella (« Femmes à poils. Réception et actualisation d'un cliché dans les *Mœurs des américains sauvages* de Joseph-François Lafitau ») qui permet d'observer comment, dans la représentation de l'Autre, Lafitau a réactivé des stéréotypes construits de façon rhétorique sur la base d'images déposées dans les répertoires de l'Antiquité. Il en ressort que l'œuvre du jésuite traversait une période intermédiaire oscillant entre les représentations des sauvages du <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle et la racialisation biologique du <sup>xix</sup><sup>e</sup> siècle. Dans la représentation des femmes sauvages, Lafitau propose en effet une caractérisation gestuelle inédite qui, tout en héritant de formes stéréotypées, montre les premiers signes d'une observation autotopique capable de « contredire » ces modèles iconographiques : « l'universalisme du corps a donc pour pendant la singularité des objets » (p. 150). En enquêtant sur les usages articulés que Lafitau a faits de la collection de De Bry et de l'œuvre de Léry, Matthieu Bernhardt (« Jean de Léry et Théodore de Bry aux sources de Lafitau ») montre ensuite comment, afin de mettre en lumière les traces résiduelles d'une religion originelle parmi les sauvages, Lafitau a construit un extraordinaire travail de bricolage et une contamination continue (déjà définie comme « tupinambisation » par Sturtevant et Lestringant) à partir de ce répertoire d'images

sur l'Autre qui identifiaient déjà une tradition française spécifique à l'époque. Paola von Wyss-Giacosa (« Lafitau et les dieux d'Asie. Visualisations synoptiques dans les *Mœurs des sauvages américains comparées aux mœurs des premiers temps* ») révèle, en récupérant une intuition de Jonathan Z. Smith, comment l'œuvre de Lafitau s'est insérée de manière originale dans la production discursive sur l'idolâtrie, dans une phase où la multiplication des contacts avec une diversité culturelle inépuisable rendait nécessaire une différenciation dans la représentation des différentes idolâtries. Dans cette perspective, l'auteure montre comment une conception originale de la fonction des images joue un rôle fondamental dans la construction d'une méthode innovante basée sur la comparaison simultanée. Enfin, Myriam Marrache-Gouraud (« Lafitau au miroir de la curiosité ») clôt le volume en déconstruisant un autre « mythe » né autour de l'œuvre du jésuite, celui du « Lafitau collectionneur ». L'auteure montre à quel point Lafitau est loin de la revalorisation du statut des objets qui caractérisait l'antiquarianisme. Pour le jésuite, les objets ne possédaient pas de valeur en eux-mêmes, mais pouvaient être exploités dans un travail conscient de collectionnisme du second degré, « une sorte d'anthologie guidée par un dessein spécifique, une "vision" d'ordre idéologique » (p. 197) qui le rapproche plus d'un compilateur que d'un collectionneur.

Ce magnifique volume, qui se termine par deux précieuses annexes éditées par Sara Petrella et Andreas Motsch et par une bibliographie collective montrant une fois de plus l'unité du projet, semble pleinement réussi dans la tentative de replacer l'œuvre de Lafitau dans la complexité de son temps. Non seulement parce qu'il permet de soustraire son image à une cristallisation pernicieuse, mais aussi parce qu'il ouvre la voie à de futures réinterprétations de son héritage dans la perspective des connexions mondiales de l'époque moderne. Enfin, sur le plan théorique et méthodologique, après avoir magistralement montré

comment le « système » de Lafitau reposait sur un usage apologétique de la comparaison – méthode fondamentale et indispensable de l’histoire des religions – le volume nous invite à abandonner nos « idoles » et nous rappelle que notre discipline n’a pas encore testé de ma-

nière critique ses fondements scientifiques, continuant ainsi à se caractériser comme un exercice d’autoréflexivité inépuisable.

SERGIO BOTTA

---

PAUL MAGDALINO, ANDREI TIMOTIN éd.s., *Savoirs prédictifs et techniques divinatoires de l’Antiquité tardive à Byzance*, Seyssel, La pomme d’or, 2019, 510 p., ISBN 978-2-9557042-3-3.

---

Si l’importance de la divination dans l’Antiquité est témoignée par plusieurs sources anciennes et maintes études modernes, notre connaissance de ce phénomène est beaucoup moins approfondie lorsqu’on considère la période tardo-antique et byzantine. En effet, l’absence presque totale d’ouvrages consacrés à l’étude des savoirs prédictifs à cette époque est sans doute étonnante. Le livre qui fait l’objet de ce compte rendu – issu d’un colloque organisé à l’Université de Bucarest les 17 et 18 novembre 2017 – vise à combler cette lacune. Divisé en cinq parties et précédé par une introduction des deux éditeurs, cet ouvrage regroupe seize contributions, en français ou en anglais, portant sur une grande variété d’aspects liés aux pratiques divinatoires de Cicéron jusqu’aux auteurs byzantins.

La première partie porte sur le rapport entre la divination et la philosophie. Dans son article (pp. 27-38), L. Brisson souligne la progressive exigence païenne de poser de nouvelles questions aux oracles (salut de l’âme, nature des dieux, ...). Ce phénomène est témoigné par plusieurs ouvrages (*Les Oracles chaldaiques*, *La Philosophie tirée des Oracles*) et est étroitement lié au développement de la pensée des néoplatoniciens. Après une intéressante – mais un peu hors sujet d’un point de vue chronologique – analyse des éléments de la théorie divinatoire de Chrysippe chez Cicéron (A.-T. Man, pp. 39-69), la discussion porte à nouveau sur le rôle de la divination chez trois représentants du néoplatonisme :

Jamblique, Proclus (A. Timotin, pp. 71-97) et Damascius (M. Vlad, pp. 99-124). À travers ces études, il est donc possible d’apprécier le lien entre divination et providence et de suivre la (ré)interprétation tardo-antique de la pensée de Platon faisant de l’art divinatoire l’acte qui nous met en relation avec le principe absolu.

La deuxième partie, quant à elle, porte sur le rôle des oracles dans les mondes païen et chrétien. À ce propos, A. Busine nous offre une analyse de l’attitude des chrétiens face aux oracles d’Apollon (pp. 126-135). D’après la savante belge, à partir du IV<sup>e</sup> siècle les auteurs chrétiens ont recouru aux paroles d’Apollon – qui jouissaient encore d’un grand prestige – pour montrer les nombreuses concordances entre une forme authentique de religion païenne et le christianisme. Cela implique la compilation de véritables anthologies d’oracles païens de la part des écrivains chrétiens, bien vite relayée par la fabrication de prophéties placées sous l’autorité du dieu grec. En outre, ces prophéties pseudépigraphiques viseraient à légitimer la politique de destruction des temples païens mise en œuvre par les autorités chrétiennes. L’interprétation fournie par A. Busine est sans doute captivante, mais faudrait-il mettre en relation sa conception des révélations apolliniennes comme issues d’un paganisme hénothéiste (p. 134) avec les études les plus récentes sur l’évolution monothéiste (ou plutôt hénothéiste) du paganisme et sur la réelle portée d’une politique violente envers les temples païens (parmi d’autres, voir